

# **MÉMOIRES ET COMMENTAIRES D'UN ALPINISTE MOYEN**

**Michel Lecarme**

## **Présentation de l'auteur**

Michel Lecarme, né à Lyon le 9 janvier 1921.

Taille 1,63 m.

Activités : ingénieur civil de l'Aéronautique (promotion 1942 de l'École Nationale Supérieure de l'Aéronautique) ; préretraite en 1978, retraite officielle en 1981.

Premiers pas en montagne : préalpes de Digne, durant les congés scolaires.

Début de la Haute Montagne à l'âge de seize ans. Très peu d'alpinisme jusqu'en 1945, pour cause d'études supérieures et de guerre. De 1942 à 1943 : service pseudo-militaire à Jeunesse et Montagne ; beaucoup d'alpinistes célèbres y sont passés, mais dans mon centre (Ancelle), je n'ai pas eu leur chance : presque pas d'alpinisme et très peu de ski. Je n'insiste pas. De 1943 à 1944, je suis mineur de fond à Gardanne, pour ne pas aller en Allemagne (STO).

Après la guerre, je reprends l'alpinisme en commençant par le Mont-Blanc, ce qui est normal, car c'est le sommet le plus facile. A Aix-en-Provence, en 1945, il n'y a qu'un centre de randonnée, les "Excursionnistes Provençaux". Nous sommes quelques-uns à souhaiter autre chose ; l'un de nous connaît le président local du Club Alpin Français à Briançon. Celui-ci nous conseille de créer une sous-section du Club Alpin à Aix, dépendant de la section de Marseille. Je fus chargé de la diriger. La principale réussite de notre association avec Marseille fut la création d'un refuge du club Alpin à Maljasset, dans la haute vallée de l'Ubaye. Ce refuge, gardé toute l'année, a un grand succès encore maintenant.

Fin de l'alpinisme classique en 1959, trop occupé par mon métier ; début d'activités de randonnée à pied, en ski de fond et en raquettes jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans.

Lieux d'activité alpine : depuis la frontière suisse du massif du Mont-Blanc jusqu'à la mer. J'ai gravi environ quatre-vingt quinze sommets, certains plusieurs fois ; seulement deux avec un guide professionnel. Au point de vue nombre, cela va depuis un groupe d'une dizaine jusqu'à des ascensions solitaires.

Je me présente comme un alpiniste moyen, n'ayant pas fait d'exploits. La raison en est double : mon métier me laissait peu de loisirs et ma petite taille m'handicapait pour l'escalade.

Mon caractère : je n'aime pas obéir et je n'aime pas commander, à l'instar d'un héros de Jules Verne, le docteur Ferguson.

## Pourquoi ?

La question a été souvent posée : quel est le but de l'alpinisme ? Le problème est assez récent ; très longtemps la montagne a été soit ignorée, soit crainte. Les premiers à s'y intéresser sont probablement les scientifiques : Pascal découvre qu'en montant au Puy-de-Dôme, la pression atmosphérique diminue. Puis, les cristalliers vont de plus en plus haut pour fournir les bijoutiers en cristal de roche que l'on trouve notamment à Chamonix, au col des Cristaux ; ils font la preuve que l'homme peut vivre plus haut que dans les vallées. Enfin, la curiosité de touristes fortunés les pousse à explorer la troisième dimension : la verticale. Plus tard, cette exploration deviendra peu à peu une activité sportive et ludique, où le plaisir a une grande importance.

L'homme, en plus des sens enseignés à l'école, a un sens très important : le sens musculaire. Bouger, faire fonctionner son corps, cela procure une satisfaction animale ; mais cela n'est qu'une partie du problème.

Je pense que le plaisir des yeux, le sens de l'esthétique, est important. Le peintre André-Charles Coppier a poussé à l'extrême cette importance dans son livre "Les portraits du Mont-Blanc". Pour ce peintre, les montagnes sont à contempler ; il ne faut que les regarder. Je dirais à ce sujet qu'il y a aussi des montagnes laides que l'on peut escalader avec plaisir.

Pour certains alpinistes, par exemple Alain, l'esprit de lutte, voire de compétition, est primordial ; c'est une déviation malsaine, même si cette lutte n'a qu'un aspect personnel : vaincre la difficulté ou le danger. Nous rappelons que la première devise du Club Alpin Français a été "*Pour la Patrie par la Montagne*". D'autres ont prôné la soit-disant vertu morale de la montagne ; j'ai connu dans ma longue vie beaucoup de montagnards, endogènes ou exogènes, amateurs ou professionnels ; la proportion d'individus peu recommandables est la même que dans d'autres groupements humains.

Pour conclure, je pense que, pour qu'une ascension soit digne d'intérêt, il faut les aspects suivants :

- l'esthétique,
- la difficulté,
- la dépense d'énergie,
- le danger.

Pour le danger, je pense qu'il en faut un peu ; cela donne du piment à l'aventure. Ne pas oublier que le danger est très souvent dépendant des circonstances. Quant à la difficulté, elle doit évidemment être adaptée aux possibilités des grimpeurs. Si aucun des quatre critères ci-dessus n'est rempli, l'ascension n'a aucun intérêt. Si les quatre critères sont remplis, c'est alors le *nec plus ultra*.

Exemples :  
a) voie normale de l'Ailefroide occidentale : pas de difficulté, peu d'esthétique, pas de danger, beaucoup de dépense physique, donc peu d'intérêt.  
b) traversée des Courtes : une course idéale.

## **Mes partenaires**

Pour les plus nombreuses heures de participation, j'en citerai quatre : mon frère Henri, mon fils Didier, René Rasquin et madame Dominique Launay.

Pour les autres, ils sont nombreux et variés : un père Jésuite, d'autres membres de ma famille (dont mon épouse), des ouvriers et des agents techniques, deux chefs d'entreprises, des secrétaires, etc., sans oublier les moniteurs des grandes randonnées.

## Les sommets

Pour certains, le sommet est un but ; le reste n'est qu'anecdotique. Pour d'autres, le sommet n'est que le point le plus haut d'une belle balade. En réalité, les sommets sont très variés dans leur importance.

Il y a d'abord les sommets où l'on ne doit pas aller, c'est une question de vie ou de mort ! C'est le cas de l'aiguille d'Argentière, où le sommet est constitué en permanence par une corniche de glace surplombant le versant nord. Ceux qui ont voulu y aller ont été trouvés morts mille mètres plus bas. Il y a heureusement un bon balcon pour le repos des ascensionnistes, au départ du "glacier du Milieu».

Le sommet le plus accueillant est le sommet du Mont-Blanc ; plus de cent personnes peuvent s'y arrêter sans se bousculer. Mais je n'aime pas m'y arrêter : la vue n'est pas belle, on ne se sent pas en montagne car on voit la ville de Chamonix et l'on entend tous ses bruits. Des sommets sont peu accueillants (le Grépon et le Peigne n'offrent même pas la possibilité de s'arrêter et de s'asseoir).

Les belvédères méritent pleinement leur appellation ; souvent, on a plaisir à s'y arrêter lorsque la descente pose peu de problèmes. Les meilleurs exemples sont :

- le Tour Noir, 3838 mètres ; vue exceptionnelle sur les célèbres faces nord de l'aiguille Verte, des Droites et des Courtes ;
- le Mont-Blanc du Tacul, 4247 mètres ;
- l'aiguille du Plan, 3673 mètres, la plus haute des "aiguilles de Chamonix" ;
- dans les Alpes centrales, le pic Coolidge, la barre des Écrins et le Pelvoux ;
- dans les Alpes du sud, la Sèche, la Grande Séolane et le Grand Rubren.

Il y a des sommets chargés d'histoire, comme le Mont-Blanc, les sommets témoins de l'épopée d'Hannibal en Haute-Maurienne, les sommets chers aux cartographes (Helbronner) ou aux géologues (le Pelvoux et le mont Pelvat).

Mais, d'une façon générale, la principale question que l'on doit se poser lorsqu'on parvient à un sommet est : comment se présente la descente ? quel compromis entre le repos et l'action, comment évoluent la météo, la qualité de la neige, la fatigue des participants, etc. Personnellement, à l'exception des belvédères, je n'aime pas traîner sur un sommet.

## Mes plus hauts sommets

Mont-Blanc	4807 m.
Aiguille du Goûter	4304 m.
Mont-Blanc du Tacul	4247 m.
Barre des Écrins	4101 m.
Ailefroide occidentale	3954 m.
Pelvoux	3946 m.
Aiguille d'Argentière	3901 m.
Les Courtes	3856 m.
Ailefroide orientale	3848 m.
Aiguille du Midi (face sud-ouest)	3842 m.
Aiguille du Tour Noir	3838 m.

## Les intempéries

Le problème des intempéries est primordial pour l'alpiniste et pour le randonneur. Il faut d'abord envisager le temps qu'il a fait la semaine précédente. Il nous est arrivé de devoir quitter Chamonix dès le premier jour de notre période prévue : le temps était beau, mais d'abondantes chutes de neige en altitude avaient rendu impossible toute ascension, même facile.

Quant au temps actuel, commençons par les orages. Souvent, on ne peut non seulement les prévoir, ni même les voir venir ; par exemple, vous grimpez une face sud, vous ne pouvez guère voir ce qui se passe du côté de la face nord. Les statistiques montrent qu'un orage isolé dure quarante-cinq à cinquante minutes, tout au moins dans ses manifestations électriques ; mais dans ce que les savants nomment "lignes de grains", les orages peuvent durer plus longtemps. Comment peut-on savoir s'il s'agit d'un orage isolé ? C'est une question de flair. Que faire ? Ne pas faire demi-tour si l'on sait que l'on peut s'en tirer en poursuivant jusqu'à, par exemple, trouver de la neige ou pénétrer dans une forêt (en moyenne montagne) ; en rocher, la foudre peut frapper même dans un surplomb.

En haute montagne, il peut tomber de la neige, du grésil (souvent), de la grêle (moins souvent), quelquefois de l'eau en surfusion ; le danger est alors grand, car cette eau gèle instantanément au contact du rocher, et c'est le verglas.

Le mauvais temps en montagne présente un autre danger : généralement, on ne voit plus rien, même pas son compagnon de cordée.

La pluie : dans les Alpes du sud, il ne faut pas s'attarder ; les orages vespéraux sont très fréquents, dès onze ou douze heures. Il faut bien surveiller les "cumulus de beau temps" ; dès que l'un d'eux commence à se développer en hauteur, vous n'avez guère que quelques dizaines de minutes avant le premier "coup de semonce" préluant à l'orage.

En randonnée, on risque moins sa vie, mais dans les "raids", c'est-à-dire les randonnées où l'on change de lieu de nuitée tous les jours, la situation est presque intenable. Il faut un imperméable capable de protéger son sac. On transpire énormément ; les porteurs de lunettes ne voient plus rien et à l'étape, il faut pouvoir faire sécher au moins ses chaussettes.

En hiver, il faut se méfier du vent, car le froid accompagné de vent est très dangereux. Il faut une bonne condition physique, car il ne faut pas s'arrêter pour se reposer.

Il y a enfin un phénomène peu fréquent, mais que j'ai rencontré plusieurs fois : le "tout blanc". Par vent nul, sans que rien ne vous mette en garde, vous ne voyez plus rien (à peine les spatules de vos skis) ; plus de sol, plus de ciel, plus de copains, plus de bruit. La seule solution est d'attendre une déchirure de la nappe de brume.

Le repos forcé : il m'est arrivé deux fois d'être bloqué au refuge deux ou trois jours à la suite d'une énorme chute de neige de plus d'un mètre en une seule nuit. Il a fallu attendre que le tassement rende possible de faire une trace. Pour ce faire, il est préférable d'être nombreux : le premier amorce la trace, le deuxième l'améliore ; quand ils sont fatigués, deux suivants les remplacent, et ainsi de suite. Il faut parfois une heure pour faire deux cents mètres.

Quelques raretés :

1) l'éclair en boule : plusieurs témoins dignes de foi l'ont vu. L'étude en est presque impossible car il est très rare et très bref ; tout récemment, on a pu en photographier un.

2) l'éclair sec : par beau temps, les potentiels électriques de deux pointes rocheuses sont tellement différents que des décharges se produisent entre ces pointes. Cela s'est produit une fois aux aiguilles de Chamonix.

3) les séismes : une aventure extraordinaire s'est produite vers 1910 ; mon père parcourait l'aiguille du Tour pour essayer un nouveau modèle de théodolite inventé par Joseph et Henri Vallot, le "phototachéomètre". Tout à coup, un important tremblement de terre se produisit dans le secteur d'Argentière du massif du Mont-Blanc. Pendant plusieurs heures, il y eut beaucoup d'écroulements et de poussières jusque dans la vallée, et des dégâts sans victimes. Cet épisode est raconté par Haroun Tazieff dans son livre "Quand la terre tremble", page 264.

Le Mont-Blanc s'est calmé depuis, mais des petits séismes sont encore fréquents dans la Haute Ubaye.

4) les tornades ; elles sont rares dans les Alpes du nord et du centre, mais dans le sud, le phénomène est fréquent. Il y en a eu une sévère près de Briançon, qui a détruit beaucoup de pins cembro. Au pied du pic de Couar, près de Digne, j'ai vu une tranchée dans la forêt de mélèzes : sur une largeur de dix mètres et une longueur d'un kilomètre, la destruction était complète. Au-delà, la forêt était intacte.

J'ai personnellement vu des petites trombes dans le Lubéron, peu dangereuses ; c'est parait-il assez fréquent. Dans les forêts de Lure, j'ai quelques fois rencontré des arbres morts mais encore debout, avec leurs troncs tordus en forme de vis géantes.

## Les avalanches

Le danger des avalanches est bien connu du public par les effets catastrophiques de certaines d'entre elles. Mais peu de personnes estiment à leur juste valeur le danger des "petites" avalanches. Elles s'imaginent qu'avec les détecteurs ARVA et les chiens dressés spécialement, on peut s'en tirer. Mon expérience personnelle montre que l'on retrouve le plus souvent des cadavres.

Un jour, à "Jeunesse et Montagne", mon chef me dit : "on va coucher cette nuit dans un igloo". Excellente idée ! On construit deux igloos avec pelles et pioches et on s'installe pour la nuit. Au début, tout va bien, c'est confortable, on s'endort. Soudain, nos igloos sont vandalisés par des imbéciles et s'écroulent sur nous. En quelques secondes, nous ne pouvons faire le moindre geste ; mon chef, qui dormait à côté de moi, commence à suffoquer et je commence à faire de même. Heureusement, les moins stupides des vandales se rendent compte qu'il est urgent de nous dégager. Avec seulement une dizaine de centimètres de neige lourde, notre survie n'aurait pas dépassé quelques minutes.

Quelques années plus tard, Gérard Pastor et moi descendons de l'aiguille du Moine pour rejoindre le refuge du Couvercle. Les conditions sont mauvaises (froid et beaucoup de neige récente). Après la désescalade, on atteint un névé nommé le "glacier du Moine" ; il est très raide, mais de taille modeste. Je commence à descendre, assuré par Gérard ; en bout de corde, je lui dis : "c'est bon, tu peux venir !". Aussitôt, le névé s'écroule en masse, Gérard me dépasse et la corde m'arrache du sol ; c'est une dégringolade démentielle de deux cents mètres environ. Puis vient la compression et l'arrêt général ; par une chance extrême, nous sommes dessus et non dedans. Découvrant que nous sommes indemnes, nous nous mettons à rigoler et à regarder autour de nous. Nous sommes entourés d'un chaos de blocs de glace dure, la compression ayant chassé l'air de la neige qui regèle instantanément. Si nous étions resté dedans, c'était fini pour nous, prisonniers et étouffés.

Au cinéma, on nous montre l'exercice d'un chien extirpant un figurant de son trou de neige, à quelques mètres de l'hôtel, donc à basse altitude. En réalité, à plus de trois mille mètres (sans soleil), la compression aurait transformé la neige en glace que le chien ne pourrait pas entamer.

Une autre remarque est à noter : j'ai constaté plusieurs fois que sur la neige, il vaut mieux être léger que lourd ; là où je peux passer, un costaud doit être très méfiant.

## Le théorème du Père Jésuite

À l'âge de seize ans, j'ai été invité à participer à une très grande randonnée dirigée par un père Jésuite, aumônier des étudiants lyonnais. Il s'agissait d'aller à pied de Grenoble à Chamonix, en gravissant au passage plusieurs sommets. Nous étions une douzaine et j'étais le plus jeune. C'était assez dur, avec des sacs lourds. Je ne me souviens pas très bien où l'on passait les nuits, sauf deux dans des refuges. Le grand principe du père Jésuite était le suivant : *"pour être en forme, il ne faut prendre qu'un seul repas par jour, le soir"*. En-dehors de ce repas pris en commun, chacun grignote quelques bricoles en profitant des haltes.

Par la suite, j'ai pu constater que cette règle était parfaitement justifiée. J'ai participé à des randonnées alpines où le moniteur n'en tenait pas compte. Le résultat n'était pas brillant : on passait une à deux heures à s'arrêter et à manger ; on repartait, les muscles refroidis et le ventre lourd. On prenait du retard et l'on accélérail ; on arrivait très fatigués. C'est surtout important pour les randonnées en skis : midi est la meilleure heure pour skier et, en janvier et février, il est dangereux de s'arrêter à cause du froid.

## Le théorème de Michel Lecarme

Vers 1950, je passais quelques jours de vacances avec ma famille dans un chalet prêté et situé tout près de Saint-Gervais.

Un jour, trois alpinistes viennent me demander si j'acceptais de participer à la traversée des Dômes de Miage. J'étais d'accord, cette course me semblant à ma portée ; l'un des trois avait fait le Mont-Blanc, et moi aussi. Nous partons donc aussitôt au lieu-dit " les chalets de Miage ", petit groupe de cabanes de bergers, plus ou moins abandonnées.

Le lendemain, nous quittons les chalets de Miage de nuit, en direction du col de Miage, aussi appelé col Durier. Nous arrivons avec le soleil au pied de la muraille du col, endroit mal famé (chutes de pierres) ; on accélère. Pas de difficulté, mais les pierres commencent à tomber. Arrivés au col, le temps est très beau ; on s'encorde et l'on attaque l'arête ouest des Dômes de Miage. L'ascension se déroule dans un rocher raide, mais peu difficile ; au bout d'une heure environ, nous arrivons à la fin de l'arête et le rocher fait place à la neige.

Le temps se couvre, un peu de brouillard s'installe. C'est alors un coup de tonnerre, puis quelques autres. Mes camarades s'arrêtent, un peu inquiets. Je leur fais alors un petit discours : *" il ne faut pas faire demi-tour, car les arêtes de rocher attirent la foudre. Je connais le refuge de Trélatête ; le trajet est entièrement neigeux, mais il faut aller jusqu'au sommet. Je prends la tête et je vous mène jusqu'au refuge ; on ne risque rien, car la foudre ne tombe jamais sur la neige "*.

Nous repartons, moi devant. La visibilité est presque nulle, pas plus de quelques mètres. C'est suffisant pour que je puisse deviner le fil de l'arête neigeuse. Heureusement, il n'y a pas de corniche ; on peut donc marcher ensemble. Au paroxysme de l'orage, les éclairs sont très fréquents, à peu près un toutes les quatre secondes. Le bruit est très différent de notre habitude, car nous ne sommes pas sous l'orage, mais dedans. Cela ressemble à un gigantesque déchirement de papier, sans roulement. Il n'y a presque pas de précipitations ; l'orage est surtout électrique. Au bout d'environ une heure de marche en aveugle, mon pifomètre me dit que le sommet est proche et qu'il est temps de faire un quart de tour pour attaquer la descente. La neige est excellente, il n'y a pas de crevasse et les éclairs ont cessé. Tout à coup, une petite éclaircie me permet d'apercevoir le refuge, droit devant et dessous. Il n'y a qu'à continuer encore un quart d'heure, et nous y sommes. Il pleut à verse ; mes camarades décident d'y rester pour manger et dormir. Je préfère continuer sous la pluie, car je connais le chemin.

J'ai mésestimé la durée de ce retour ; c'est interminable. J'arrive à la nuit tombante à Saint-Gervais.

Commentaires : j'ai dit : *" la foudre ne tombe jamais sur la neige "*. Le mot *" jamais "* est-il exact ? Je ne le jurerais pas, mais il fallait bien décider mes camarades à ne pas faire demi-tour. Malgré l'heureuse issue de cette ascension, je n'étais pas du tout satisfait. Cette course très esthétique méritait d'être faite, mais pas en aveugle ; je n'avais rien vu !

## Les théorèmes du moniteur

1 – Dans les randonnées hivernales, en skis ou en raquettes, les gants sont indispensables. Ayant constaté que les moufles sont très efficaces contre le froid, mais très gênantes pour le maniement des bâtons, j'ai essayé toutes sortes de gants, mais j'avais encore froid aux mains. Un moniteur de ski me dit alors : *“ il faut toujours avoir deux paires de gants ; une en service et l'autre dans les poches du pantalon. Quand tu as froid aux mains, tu inverses les paires ”*. J'ai suivi ce conseil, et depuis, je n'ai plus eu froid aux mains.

2 – Il ne faut pas attendre d'avoir faim pour manger, d'avoir soif pour boire, ni d'être fatigué pour se reposer.

## Le danger

### " chaque geste risque d'être le dernier "

Cette terrible phrase est de René Rasquin ; il l'a écrite en pensant à l'escalade en rocher, mais elle est aussi valable pour la neige.

Je ne sais pas s'il existe une statistique des accidents graves en rocher ou en neige ; je crois qu'il y en a une pour le ski et une autre pour les risques d'avalanche.

Mais qui dit statistique n'a pas de sens au point de vue probabilités, dont l'étude est basée sur les grands nombres. On ne peut guère en tirer des conséquences valables pour un individu à un instant donné. Par exemple, il serait ridicule de penser : " *J'ai 75% de chances de descendre le couloir Charmoz-Grépon sans recevoir une pierre sur la tête* ". Un autre exemple : j'ai parcouru les Alpes en toutes saisons et grimpé sur de nombreux sommets et ce, de seize à soixante-quinze ans ; j'ai une seule blessure : une entorse sur un sentier. Il serait impensable d'en conclure que je n'ai jamais couru de risques !

Il est indéniable que la phrase de René Rasquin est rigoureusement valable dans certains cas. Prenons l'accident de la cordée Whympfer lors de la première ascension du Cervin : à la descente, l'un des participants fait un faux-pas ; bilan quatre morts. Il en est un peu de même lors de la chute d'un premier de cordée ; il est très rare que le second de cordée puisse sauver la situation, sauf en escalade artificielle où le grand nombre de pitons peut enrayer la chute.

Sur la neige, la cordée de deux est dangereuse dès que le soleil chauffe ; un alpiniste ne peut pas intervenir si l'un d'eux " *fait le trou* ". Une cordée de trois est alors plus sûre. Sur la neige, une chute peut être corrigée si l'un d'eux fait la bonne manœuvre : se mettre sur le ventre, prendre le piolet à deux mains (le pied du piolet dans la main gauche, la tête dans la main droite), enfoncer petit à petit la pointe du piolet dans la neige. Le freinage peut transformer une chute très grave en une glissade à vitesse contrôlée. J'ai eu l'occasion de faire cette manœuvre, et cela a bien fonctionné.

Les occasions d'accidents sont très élevées pour ceux qui s'obstinent à faire des randonnées (à skis ou en raquettes) en novembre et décembre ; la neige est instable et ne demande qu'à descendre en avalanches.

En droit français, il faut toujours trouver un responsable en cas d'accident. Je trouve cette conception erronée : on pratique une activité sujette à risque ; il faut assumer ses conséquences et n'accuser personne. C'est un devoir de stoïcisme !

Pour conclure, je dirais que l'alpinisme est dangereux dans ses conséquences : nous n'avons jamais vu un tennisman ou un golfeur mourir après avoir manqué un coup. Mais il faut reconnaître qu'avec beaucoup d'attention, on peut limiter les dégâts.

Je citerai enfin la maxime favorite de mon frère Henri, agrégé ès lettres : " *cela dépend du point de vue où l'on se place, des moyens dont on dispose et du but que l'on se propose* ".

## L'escalade

On dit qu'il y a "escalade" lorsqu'on est obligé de s'aider des mains pour grimper. Pour descendre, on emploie le mot peu élégant de "désescalade".

Pour fixer les idées, on a l'habitude de noter les difficultés en six degrés principaux :

**I** – on commence à utiliser les mains ; ce n'est encore que de la randonnée.

**II** – c'est au-delà de la randonnée ; un "accompagnateur" ne devra pas y conduire ses clients.

**III** – on quitte le domaine des marches d'escalier. Il faut souvent se livrer à des adhérences forcées, à des passages en surplomb.

**IV** – il faut alors quitter le domaine du promeneur. Il faut s'entraîner pour maîtriser ce degré ; cela devient sérieux au degré IV SUP.

**V** – peu d'amateurs peuvent le passer en premier.

**VI** – très peu d'exemples dans les Alpes françaises ; pour les champions.

Ce qui précède n'est valable que pour les alpinistes ; il existe depuis peu de temps une autre catégorie d'escalade :

1 – le grimpeur n'a pas de sac, ni de souliers ; il porte des chaussons et a les pieds nus serrés à bloc dedans. Il porte en permanence un sac de magnésie pour les doigts.

2 – il grimpe sur des courtes falaises ou des murs garnis de prises artificielles.

3 – il est presque toujours assuré par le haut.

Le degré de difficulté d'une telle pratique n'a rien à voir avec l'alpinisme classique. L'alpiniste, par exemple, est amené à parcourir de longs trajets mixtes (mi-neige, mi-rocher), très exposés (vides de plus de mille mètres) et crampons aux pieds (on n'a pas le temps de les enlever et de les remettre plusieurs fois). De plus, on cherche à gagner du temps en grim pant ensemble, sans s'assurer. C'est pourquoi il faut se méfier des "topos" lorsqu'ils annoncent "facile" pour la course que l'on désire entreprendre.

La cordée idéale se compose à mon sens de deux alpinistes ; elle est réversible en ce sens que chacun a les compétences nécessaires pour prendre la place de l'autre. Exemple de cordée réversible : la célèbre cordée "Terray-Lachenal".

## **L'escalade artificielle**

Lorsque les aspérités ou les fissures naturelles appelées "prises" ne suffisent plus à progresser, nous faisons appel à des prises artificielles dont les plus courantes sont les pitons (pointes en acier munies d'un trou pour y accrocher un mousqueton) et les étriers, petites échelles de corde à deux ou trois échelons. On enfonce les pitons avec un marteau spécial et on les enlève avec un marteau-piolet. Souvent, certaines voies d'escalade sont munies de pitons fixés à demeure (les "via ferrata", par exemple).

Dans l'escalade artificielle, le rôle du second de cordée est essentiel. Il doit assurer en permanence la sécurité du premier, et quand son tour arrive de grimper, il doit dépitonner, ramasser la ferraille et les étriers, puis rejoindre le premier. Pour gagner du temps, souvent le second ne grimpe pas, mais monte le long de la corde grâce à un accessoire appelé Jumar.

Une escalade artificielle est très lente et souvent fatigante ; je l'ai souvent pratiquée dans le massif de Sainte-Victoire, mais jamais en montagne.

## La désescalade

Lorsqu'on lit des récits d'alpinistes, on est frappé de les voir terminés quand l'auteur arrive au sommet. La réalité est toute autre : certaines fois, on peut dire que c'est à ce moment que l'aventure commence :

- 1 – la descente est souvent plus difficile que la montée ;
- 2 – une pause trop longue au sommet refroidit les muscles et diminue l'attention ;
- 3 – l'esthétique de la descente est souvent supérieure à celle de la montée ; prenez des photos ;
- 4 – la descente est souvent dangereuse.

La descente en rappel est très utile (et quelquefois obligatoire), mais de nombreux accidents se produisent au début de la manœuvre ; les grimpeurs se décrochent et à ce moment-là une grande attention est de rigueur. La fixation de la double corde se rompt, c'est la chute. La corde se coince au moment du rappel ; il y a problème !

Les vieux guides ont pour mot d'ordre de descendre face au vide. Je conseille de pondérer ce principe en descendant légèrement en biais ; on est moins gêné par son sac.

## La neige

Pour le lecteur peu familier du terrain d'action de l'alpiniste, je me dois d'apporter quelques remarques ; commençons par la neige, qualifiée d'"éternelle" quand il en reste après l'été.

La neige commence à exister sous forme de cristaux d'eau gelée, de forme très éphémère plate et hexagonale. Il reste sur le sol un assortiment de cristaux sans forme dominante, mélangé intimement avec de l'air, et qui se tasse sous l'effet de la pesanteur. Quelquefois, il y a un peu d'eau liquide par forte chaleur.

S'il y a dans le langage des esquimaux des noms spéciaux pour qualifier les différentes sortes de neige, la langue française est pauvre en ce domaine. L'alpiniste français confond souvent "glace" et "neige" ; si l'on insiste, il est obligé d'employer des périphrases comme "neige dure adoucie en surface", ou "neige lourde" quand il y a peu d'air dedans, ou "glace" quand ses crampons ne mordent pas. Il ignore souvent qu'un névé ne participe pas au mouvement général d'un glacier et que la transition entre neige et glace se traduit par une crevasse transversale qu'on appelle la "rimaye" (on peut prononcer **rimè** ou **rimaï**, c'est admis). Un glacier est généralement couvert de neige.

La marche sur neige dépend essentiellement de la pente et des chaussures ; les anciennes avaient des semelles en cuir munies de deux sortes de clous, les "ailes de mouches" ou les "tricounis". Ces derniers tenaient bien sur la neige, mais coûtaient plus cher que les ailes de mouche. Maintenant, on utilise uniquement des chaussures à semelles Vibram.

Quand on commence à glisser, on chausse des crampons en acier à dix ou douze pointes, à la satisfaction générale. Quant à la pente, il faut se souvenir qu'en montagne, la pente moyenne des éboulis est de trente-sept degrés, de sorte que cette valeur est une référence. Au-dessus des zones forestières, la pente de trente-sept degrés est très fréquente et, en hiver, les randonneurs à skis en ont l'habitude. En été, les risques commencent à quarante degrés ; à quarante-cinq, il faut faire attention. A cinquante, le risque est important et tout dépend de la qualité de la neige. Si elle est trop dure ou trop molle, il faut rentrer à la maison. Au-delà de cinquante degrés, il s'agit de neige de couloir qui tient au sol par effet d'ancrage sur les bords rocheux. C'est une affaire de spécialistes bien équipés (pitons et broches à glace). En été, à partir de midi, la neige est dangereuse même à pente nulle. Sur glacier recouvert de neige, on peut "faire le trou" à tout moment. Cela explique qu'en haute montagne, il faille tenir un horaire strict pour le retour au refuge.

Le verglas est *stricto sensu* une pellicule de glace produite par une chute de pluie en surfusion, c'est-à-dire que les gouttes d'eau, de température inférieure à zéro degré, sont en équilibre instable et se transforment instantanément en glace par choc sur le rocher. Par extension, on dit par exemple qu'une route est verglacée lorsque sa surface est glissante. Je crois qu'il existe des crampons spéciaux pour le verglas.

## Les bruits

La montagne est souvent décrite comme un monde du silence. Cela est peut-être valable quand tout va bien, mais quand on résume une vie d'alpiniste, il y a beaucoup de bruits très inquiétants :

1) Tout d'abord, un bruit très sec, très bref et très intense. Il s'agit d'un "coup de canon" survenant au-dessus de votre tête, produit par l'onde de choc d'une rupture brusque de grande ampleur, telle que la rupture d'une corniche ou d'une faille de roche. Ce coup de canon est suivi soit d'une avalanche de glace et de rochers, soit du glissement d'une "plaque à vent" de neige. Cela m'est arrivé souvent, soit en été (glacier des Nantillons), soit en hiver (près de Névache), mais plus souvent dans mon métier de mineur de fond ("coup de toit"). En montagne, le coup de canon est un signal de grand danger ; à la mine, cela terrorise les débutants, mais réjouit les anciens, parce que les couches de charbon sont plus faciles à entamer.

2) La foudre :

Le bruit est complètement différent selon que vous êtes à deux mille ou à quatre mille mètres d'altitude. Si vous l'entendez, tout va bien ; cela signifie que vous n'êtes pas mort, mais il y a urgence : faites demi-tour ou continuez. C'est un cas d'espèce : il faut chercher la neige, ou à basse altitude la forêt. Un arbre, c'est la mort ; beaucoup d'arbres, c'est la vie.

3) Les bruits d'hiver :

- "vlouff" ! C'est le bruit qui est provoqué par la rupture d'une cavité entre une couche de neige tassée et une couche nouvellement tombée. Je l'ai entendu maintes fois dans la région du plateau d'Empari, près de La Grave. En pente faible, il n'y a pas de danger.

- "Pfff" ! C'est le bruit que fait une plaque de faible épaisseur qui glisse sur une couche stable. Si la plaque est très large, le danger est élevé.

Il ne faut pas oublier qu'en hiver la roche est moins froide que la neige, ce qui provoque l'instabilité des couches successives.

4) La peur du solitaire :

Plusieurs alpinistes ou skieurs ont raconté qu'ils se sentaient poursuivis lorsqu'ils étaient seuls. Il ne s'agit pas d'une hallucination, mais d'un phénomène très simple, qui m'est arrivé une fois : je gravissais une pente de neige menant à un col où m'attendaient mes copains, hors de ma vue. J'étais donc dans un silence total, sauf que j'étais persuadé que quelqu'un me suivait. En faisant attention, je percevais le bruit caractéristique que fait un ski muni d'une bande adhésive antirecul, appelée "peau". Je m'arrête ; le bruit s'arrête. Je me retourne ; il n'y a personne ! Je repars ; le bruit reprend derrière moi ! Je comprends alors qu'étant dans un talweg, à mon côté, une paroi faisait écho à mon propre bruit. Et comme j'avançais, le bruit de l'écho me parvenait comme s'il venait de derrière moi. L'hallucination n'était qu'un phénomène d'écho !

5) Les bruits sympathiques :

Quand tout va bien, le silence fait partie de l'ambiance montagnarde ; mais si "le silence est d'or", il ne faut pas qu'il soit total ou trop prolongé, sinon le cerveau se venge par des acouphènes et des pertes de repères. Des bruits sympathiques surviennent pour rétablir la situation : une cascade lointaine, un torrent, un troupeau de moutons, les cris des marmottes. Ces bruits sont les apanages de la moyenne montagne, au même titre que les lacs d'altitude qui reposent l'esprit, lequel a besoin de temps en temps de repères d'horizontalité.

## Photographies et peintures

L'art de la photographie est a priori facile en montagne, les sujets ne manquant pas et la technologie étant excellente. Cependant, l'expérience tempère ce constat, car l'alpiniste a d'autres priorités : son attention est accaparée par la sécurité et son temps est mesuré (un certain guide interdisait à son client de prendre des photos !). Plus bêtement, il m'est arrivé plusieurs fois d'oublier d'emporter mon appareil. Il arrive aussi que le résultat soit décevant : les montagnes semblent ratatinées, non conformes au souvenir.

Il y a plusieurs raisons : les lois de l'optique sont simples, mais notre vision, transformée par le cerveau qui, impressionné par la troisième dimension, augmente son importance. Le peintre A.C. Coppier s'en est aperçu et s'est livré à une expérience : photographier une montagne et dessiner cette même montagne à l'aide d'un bricolage déjà utilisé par les célèbres védutistes vénitiens Guardi et Canaletto, la chambre obscure. Le résultat est sans appel : l'artiste dilate les hauteurs, de bonne foi. Je peux observer ce phénomène sur une aquarelle du lac d'Allos faite par mon père, en la comparant avec les diverses photos que je possède : les Grandes Tours sont dilatées vers le haut. Les artistes se comportent en impressionnistes ; leurs vérités ne sont pas géométriques, mais néanmoins réelles.

Quant à la couleur, il y a un problème incontournable : les alpinistes sont obligés de se protéger les yeux par des lunettes "de glacier" très foncées, qui déforment les couleurs. S'ils les enlèvent un instant pour juger les couleurs, ils sont éblouis. Les résultats sont souvent très beaux, mais les couleurs sont-elles exactes ? Les peintres de haute montagne sont rares et ils ne peuvent pas s'installer longtemps ; ils doivent se fier à leur mémoire ou copier des photographies (dont l'exactitude de restitution des couleurs est problématique). Par exemple, les peintures de Coppier, de Samivel ou de mon père me semblent souvent trop bleues. Ai-je raison ? Je n'en sais rien !

Pour en revenir à la photographie, j'ai remarqué qu'en général mes collègues s'intéressaient peu à la photographie, sauf pour la photo sacro-sainte du groupe au sommet. D'autre part, le hasard joue un grand rôle dans la réussite ; c'est pour cela qu'il est bon d'en faire le plus possible. Sinon, pour atteindre l'excellence, il faut réunir les conditions suivantes : être un photographe professionnel et un bon alpiniste, avoir un assistant, deux alpinistes pour leur sécurité et une cordée d'alpinistes pour la figuration. Soit en tout six personnes, beaucoup de temps et de finances.

## Eloge de la solitude

Le plus célèbre des anciens alpinistes, l'anglais Mummery, a fait l'éloge de l'alpinisme solitaire, se basant sur la sécurité ; d'après lui, un solitaire court moins de risque que s'il emmène un compagnon avec lui, surtout si ce compagnon est moins bon que lui.

A l'heure actuelle, partir seul est inadmissible pour les bien-pensants. "Ne partez jamais seul !" ; tel est le slogan officiel. Mais avec qui ? Vous n'avez pas le droit d'emmener un copain en montagne si vous n'avez pas le diplôme de guide. Et même avec un diplôme de guide, vous pouvez avoir des ennuis. Par exemple, il y a peu de temps, un guide de Chamonix très connu, James Coutet, a gravi l'aiguille Verte avec un client ; une chute de pierres a tué ce client et James Coutet a été exclu de la compagnie des guides de Chamonix! Un autre exemple : un de mes amis avait un hôtel à Névache ; excellent skieur, il emmenait ses clients en randonnée de ski de fond. Dénoncé par des "amis" à la police, il dut cesser ses activités de moniteur et, dégoûté, il quitta Névache et son hôtel car il était trop âgé pour obtenir le diplôme officiel.

Si vous partez seul, pas de problème juridique ! Il y a bien des avantages à cette option : seul, vous êtes obligé de ne compter que sur vous, donc votre attention et votre prudence sont sollicitées au maximum. Il faut évidemment ne tenter que des courses à votre portée et prévenir quelqu'un de votre projet. Enfin, le plaisir de marcher et grimper seul est intense pour certaines personnes, dont je suis.

J'ajoute qu'un alpiniste légaliste désirant les services d'un guide doit les payer cher. L'alpinisme légal devient une activité de riches !

J'ai fait une quinzaine de sommets en solitaire et un grand nombre de petites randonnées (celles de la journée). Je n'ai pas eu l'impression de "tenter le diable".

Actuellement, la solitude n'est pas un délit, mais cela viendra !

N.B. : mon fils aîné est à la retraite ; passionné de randonnée, il aimait emmener des amis. Il a été obligé de préparer et d'obtenir le diplôme d'"animateur de randonnée". Il a rencontré un autre obstacle : il doit prévoir longtemps à l'avance son itinéraire pour avoir l'autorisation légale de l'emprunter ; par exemple, les propriétés privées, les innombrables parcs nationaux ou régionaux et les arrêtés préfectoraux (qui changent tous les ans !).

## **Allegro ma non troppo !**

Le célèbre alpiniste Lachenal, dans son ouvrage "les carnets du vertige", considérait que la rapidité était un élément indispensable de la sécurité. Par exemple, un horaire rapide permet d'éviter l'orage ou la dégradation de la neige.

Mais il y a une limite à cette règle, comme le montre mon exemple personnel ; après une bonne série de courses réussies, René et moi décidons de nous accorder une récréation : la course à la mode "Midi-Plan". Il s'agit de monter à l'aiguille du Midi (3842 m) par le téléphérique, et de rejoindre l'aiguille du Plan (3673m) par une arête surtout neigeuse, puis de descendre par la voie normale de la Mer de Glace. Cet itinéraire est de toute beauté et n'est pas difficile. Dès le départ, René va vite et je le suis aisément ; nous dépassons une cordée menée par un guide professionnel. Nous marchons ensemble, comme souvent ; le sommet atteint, je commence à descendre le glacier du Tacul et me sentant en bonne forme, je me mets à courir. Au bout de quelques mètres, mes crampons se mélangent et je fais un magnifique plongeon vers le vide, mais pas de mal. René me rejoint et me chambregentement et l'on repart à une allure raisonnable. Il y a une morale à cet épisode : lorsque l'on est en excellente forme, il y a danger ; l'euphorie conduit à relâcher son attention, ce qu'il ne faut jamais faire, même en terrain facile.

Pour terminer ce chapitre, citons quelques chiffres-repères des allures généralement admises en randonnées ou en ascensions faciles, en été ou en hiver (ski) :

- en montée, trois cents mètres de montée par heure,
- en descente, cinq cents mètres par heure,
- en raid, sac de sept à neuf kilos.

En ajoutant quelques phases de repos, on peut alors prévoir un horaire et s'y tenir.

## Quarante-cinq degrés

Mon frère Jacques me dit un jour : "Pour un alpiniste, quarante-cinq degrés, c'est la verticale !". C'est faux en terme géométrique, mais c'est exact pour la difficulté et le danger.

Parcourons les pentes les plus courantes :

- 6° à 10° sur une route pour vélo, c'est déjà dur,
- pour une dune de sable sec, maximum 33°,
- pour un éboulis, pente moyenne 38°,
- pour une neige vierge, une pente de 40° commence à poser des problèmes à un skieur de randonnée.
- en rocher, tout dépend de la qualité de la roche ; une roche lisse sans prises (calcaire) peut être difficile dès 40°, mais être facile en roche grenue (grès).

Au point de vue aspect, une paroi vue de face semble toujours difficile, voire impossible. Par exemple, la face nord du Cervin a longtemps terrorisé les alpinistes, mais sa pente réelle est très modeste, en moyenne guère plus de 42° (sauf une portion à mi-hauteur, qui est presque verticale).

Par contre, une arête semble souvent facile vue de loin ; la distance et le fait qu'une arête est toujours moins pentue que les faces jointes, font qu'une arête semble plus commode, mais pas toujours !

Cela dit, le point de vue danger est formel : à partir de 45°, le danger croît brusquement, surtout dans la neige. Une pente de 40° en bonne neige se cramponne aisément ; à 45°, il faut commencer à faire attention, car un faux pas peut être difficile à corriger. A 50°, on est à la limite du savoir-faire d'un non-spécialiste. Il est vrai que les pentes supérieures à 50° sont très rares dans les Alpes françaises, sauf dans certains couloirs où, par effet d'ancrage des rochers adjacents, on peut trouver des pentes plus importantes. L'exemple le plus connu de pente à 50° est la partie médiane de la face nord du Chardonnet (à Chamonix) ; on n'y passe pas à la descente. Un autre exemple, que j'ai pratiqué à la montée et à la descente, est la face sud de l'aiguille d'Argentière, dont les deux cents premiers mètres sont "très délicats"

Dans le rocher, la verticalité existe souvent. Le danger commence à 45°, mais est moins stressant qu'à la neige parce que de temps en temps on peut "décompresser".

## Les animaux

Le nombre d'animaux que l'on rencontre en montagne diminue avec l'altitude. On ne risque pas d'être incommodé par les guêpes ou les taons. Mais quand on a l'occasion de faire des arrêts prolongés et silencieux, on peut observer des choses étonnantes :

1 – Je me trouvais au début de l'été à l'ancien refuge du Pelvoux, appelé refuge Lemerrier. L'enneigement était trop important pour une ascension et je m'occupais à la photographie. Du côté de la montagne de Celsenièrre, un groupe de chamois s'amusait à faire des ramasses sur un névé où une mère apprenait cette technique à son jeune fils. Après chaque glissade, ils s'arrêtaient, remontaient la pente et recommençaient.

2 – J'étais avec un ami près du refuge du Chambeyron, en fin de journée. Nous étions au bord du lac Premier, allongés et silencieux. Nous avons alors vu une marmotte faisant le guet près de son trou, puis deux bébés sortent et se mettent à jouer à la lutte. Ce spectacle magnifique dura assez longtemps, jusqu'au coucher du soleil.

3 – Lors d'une randonnée d'été en Queyras, nous étions accompagnés par des chocards assez bruyants. Nous trouvons un replat satisfaisant pour une halte et nous nous arrêtons. Les chocards font de même, mais à une distance respectable ; ils s'arrêtent de piailler, se réunissent en cercle et nous regardent avec attention. Au bout d'un moment, l'un d'eux quitte le cercle et s'avance vers nous avec mille précautions. L'un de nous lui lance alors une friandise ; notre chocard la prend et va vite rejoindre ses copains. Nouveau conciliabule, et les chocards viennent tout doucement vers nous. Nous comprenons le manège et quittons notre emplacement en laissant quelques nourritures pour ces affamés.

4 – Les vipères. En moyenne montagne, j'ai souvent vu des vipères. Leur habitat n'est pas homogène. À Maljasset, dans la haute vallée de l'Ubaye, il y a parfois des spécialistes de récolte des vipères pour les besoins de laboratoires pharmaceutiques. Pour ne pas avoir d'ennuis avec les vipères, il faut faire comme les chiens : tourner en rond en regardant où l'on désire s'asseoir. J'évite aussi de me promener jambes nues. Généralement, elles sentent l'approche de l'homme et vont se cacher.

## Le Mal Aigu des Montagnes (MAM)

Au début du développement de l'alpinisme, de nombreux ascensionnistes du Mont-Blanc étaient malades à partir de l'altitude de quatre mille mètres ; ce phénomène a moins d'importance numérique maintenant, mais existe toujours et est l'objet de nombreuses études. La cause la plus reconnue est le manque d'oxygène en altitude, mais il y a quelques motifs d'interrogations.

Le volcanologue Haroun Tazieff signale que dans son expédition au mont Erebus, la plupart des participants souffraient du MAM à des altitudes très modestes (entre 2000 et 3000 mètres). C'étaient pourtant des alpinistes expérimentés.

Il en est de même pour certains andinistes qui souffrent du MAM au début de l'ascension de l'Aconcagua, alors qu'ils n'en sont qu'à la marche d'approche.

Quant au Mont-Blanc, il semble que ce soit spécifique de ce sommet, alors qu'il y a beaucoup d'autres sommets qui dépassent 4000 mètres, notamment en Suisse.

Le problème du MAM est très sérieux aux Himalayas où il atteint sa forme létale avec l'apparition d'œdèmes, surtout au cerveau et aux poumons. L'un des problèmes qui intrigue beaucoup les chercheurs est le suivant : le MAM n'apparaît qu'à certaines personnes. Il semblerait que le MAM soit lié à la génétique.

Pour ma part, j'ai gravi une trentaine de sommets de plus de 3500 mètres, et plusieurs de plus de 4000 mètres. Je n'ai jamais eu de problème.

Comme dans beaucoup d'autres activités sportives, des malaises moins courants sont les inconvénients classiques de l'alpinisme. Le plus banal, c'est le coup de pompe, appelé "coup de moins bien" par les journalistes sportifs : soudain, sans prévenir, on n'a plus de force et le moral est à zéro, sans aucune douleur. Le mécanisme de ce malaise est peu connu : on accuse souvent une erreur alimentaire. c'est peut-être vrai dans certains cas (hypoglycémie), mais il y a bien des cas où la cause est ailleurs. Personnellement, je ne la vois pas. souvent, ce malaise disparaît après un quart d'heure de repos. La médecine sportive a encore du travail !

## Les grandes randonnées

Je ne mentionnerai que les grandes randonnées, de durée d'une semaine ou plus ; les petites randonnées, il y en a trop.

Il y a deux sortes de randonnées : en ligne ou en étoile. En ligne, on change chaque lieu de nuitée ; en étoile, on revient chaque jour au même lieu. Certains organisateurs, lorsqu'ils disposent de plus d'un moniteur, proposent les deux, au choix du client et du moniteur, car les randonnées en ligne sont plus exigeantes quant à la forme physique et à la météo.

Mes grandes randonnées sont :

- le raid Grenoble-Chamonix, avec quelques sommets, dont le Tour Noir (3838 m) ; je n'avais que seize ans !
- la Haute Maurienne, raid en étoile autour de l'Avérole.
- le tour du Viso.
- le tour du Queyras, plusieurs fois à pied ou en skis.
- la portion centrale de la grande traversée des Alpes.
- le tour du Mont-Blanc.

Ces six randonnées sont des classiques et font l'objet de topos spécifiques.

J'ai fait bien d'autres randonnées en ligne ou en étoile dans le Briançonnais et le Queyras, surtout en Névachie où les conditions neigeuses sont idéales.

J'ai pu participer à l'évolution très rapide des méthodes et des matériels de randonnée hivernale à skis. Cela a commencé par hasard : me promenant un jour à Molines-en-Queyras avec mon épouse, je tombe sur un livre intitulé "Le ski de découverte", écrit par mon ami Jérôme Pinoncely, où il fait l'éloge du ski de fond pour la pratique de la randonnée hivernale. Je prends contact avec lui et peu après, ma femme et moi commençons la pratique du ski de fond à Névache.

Les premières années se passent avec des skis "à farter". Ce genre de matériel va bien pour les courtes balades, mais au fur et à mesure que l'on cherche à augmenter notre rayon d'action, le fartage ne convient plus, car il ne tient qu'une heure et la neige évolue vite ; il faut alors défarter et refarter. Le choix du bon fart est affaire de spécialiste et le temps perdu est énorme.

C'est alors que, coup sur coup, on invente le ski à écailles et les bandes autocollantes antirecul. Le champ d'action ouvert est énorme et il n'est pas besoin d'être un virtuose de la technique pour accéder à un immense domaine skiable.

Alors, le commerce suit bien : un peu partout, des refuges gardés et des gîtes d'étape sont disponibles et le nombre de skieurs de randonnée devient énorme. Il n'est pas rare de rencontrer une centaine de skieurs de fond au refuge des Fonts, près de Cervières.

Plus récemment, une nouvelle race de skis est apparue : le ski de randonnée, intermédiaire entre le ski de fond et le ski de piste. Plus large que le ski de fond, il a des carres métalliques et le talon est libre comme pour le ski de fond. Ce nouveau matériel permet une plus grande maîtrise des virages dérapés, une meilleure adaptation au télémark, virage idéal dans la neige vierge profonde. Mais je préfère personnellement le ski de fond, plus léger et plus maniable dans les conversions.

Vers l'âge de soixante ans, mon sens de l'équilibre s'est altéré et je faisais trop de chutes en skis de fond, même en terrain facile. Je me suis reconverti très facilement aux raquettes modernes, en matière plastique et munies de pointes permettant les passages verglacés. Avantages des raquettes : les pentes raides ne posent pas de problème.

Inconvénients : les traversées sont délicates ; quand on le peut, il faut marcher dans le sens de la pente (*schuss* en allemand). En pente faible, on va moins vite qu'avec des skis. J'ai fait de grandes randonnées en raquettes, en compagnie de skieurs, et cela s'est très bien passé.

## **Des randonneurs hors norme**

Lors d'une randonnée estivale dans le massif des Cerces, nous avons rencontré deux costauds portant des sacs énormes. nous ont expliqué leur stratégie : ils randonnent en autonomie totale pour une semaine, équipés pour tous les temps, passant les nuits sous tente. Leur liberté est complète, mais le poids de leur sac est impressionnant : au moins vingt kilos ! Je les admire, mais je ne les imiterai jamais, car je n'aime pas les sacs lourds.

Une autre fois, j'ai rencontré un groupe de randonneurs en skis de fond, portant des raquettes sur leurs sacs. Ils m'expliquèrent que dans les endroits scabreux tels que pentes fortes en forêt, ils déchaussaient, mettaient les raquettes aux pieds et les skis sur leurs sacs. Ils faisaient l'inverse dans les pentes faibles telles que les pistes forestières. Ce sont des randonneurs "passe-partout". Je trouve leur stratégie épatante, mais demandant un certain temps de manœuvre et une bonne force physique.

## **Le Mont-Blanc (I)**

En 1945, des amis nous proposent de " faire » le Mont-Blanc au sein d'un groupe " Tourisme et Travail ». Après un week-end d'entraînement au massif de la Sainte-Baume, on se réunit aux chalets de Miage. Nous faisons un peu d'entraînement à la marche sur neige, au glacier de Trélatête, au pied des Dômes de Miage. Puis il pleut, ce qui arrive souvent dans cette région. Un solide gaillard nommé Belin vient nous rejoindre ; c'est un alpiniste de renom, qui a été moniteur à " Jeunesse et Montagne ". Il commence à nous engueuler pour notre inaction sous la pluie et déclare qu'il part immédiatement pour le Mont-Blanc. Nous sommes cinq volontaires pour l'accompagner, " et c'est parti ! ". Mon ami Michel Pacaut en fait partie.

Nous arrivons au refuge de Tête Rousse ; il est vide, sauf le gardien. Le lendemain, le temps est mauvais, mais après midi, la pluie s'arrête. Branle-bas de combat, Belin nous conduit à l'aiguille du Goûter. La neige fraîche recouvre l'itinéraire, généralement en rocher. On arrive au refuge du Goûter, minuscule cabane en bois, posée sur le seul endroit plat de l'aiguille. Nous sommes seuls.

Le lendemain à l'aube, il fait un temps splendide, mais très froid. La vue sur le sommet du Mont-Blanc est très belle ; malheureusement, je n'ai pas mon appareil de photos. On s'encorde et on part. Peut-être pour la première fois dans l'histoire du Mont-Blanc (et par beau temps), nous sommes seuls !

Le reste est sans problème. La vue du sommet est décevante : nous sommes trop haut !

À la descente, nous rencontrons la ruée de la marée montante au refuge de Tête Rousse ; nous ne nous y arrêtons pas.

Personnellement, je suis satisfait d'avoir fait le plus haut sommet des Alpes, mais je suis déçu : c'était trop facile !

## Le Mont-Blanc (II)

Vers 1950, les frères Georges et Gérard Pastor et moi-même avons notre camp de base à deux pas du Montenvers. Après quelques classiques, nous décidons de faire la traversée du Mont-Blanc. À cette époque, il n'y avait pas le téléphérique de l'aiguille du Midi, ni le refuge des Cosmiques, ni le refuge (nouveau) du Goûter. La traversée du Mont-Blanc était encore une entreprise sérieuse. Nous étions tous les trois en excellente forme, et, topo en main, nous partons.

Première étape : l'aiguille du Midi (3842 mètres). On l'attaque par la face sud-ouest ; c'est assez " soutenu ». D'abord les séracs de la Jonction (jonction de deux glaciers) ; il faut louvoyer entre les creux et les parois d'un labyrinthe chaotique de blocs de glace, puis attaquer une muraille mixte de névés et de rochers de mauvaise qualité. Enfin, une forte pente de névés aboutit au granite sommital. Là, une misérable cabane en bois est coincée au rocher ; elle sert de remise aux ouvriers qui préparent la future gare du téléphérique au sommet même de l'aiguille du Midi. Avant de se coucher, on va saluer un savant de l'Observatoire des Cosmiques, où l'on étudie les interactions entre l'atmosphère et les rayons cosmiques, rayons de grande énergie en provenance probablement d'une supernova de notre galaxie.

Après une mauvaise nuit, nous partons en direction du plateau suspendu situé entre le Mont-Blanc du Tacul et le mont Maudit. On va le plus possible vers la droite, car l'endroit est très dangereux : tous les ans, la face est balayée par une énorme avalanche de plaque. Il y a eu souvent des victimes. Arrivés au plateau suspendu, je propose aux Pastor de faire un détour jusqu'au sommet du Mont-Blanc du Tacul (4207 mètres) ; c'est accepté, et sans regret, car c'est l'un des plus beaux belvédères du massif du Mont-Blanc.

On descend ensuite au plateau, en direction du " Passage du mont Maudit », défendu par une grande rimaye, parfois difficile. Une traversée délicate (en glace) nous emmène au col de la Brenva, entre le mont Maudit et le Mont-Blanc. Cet endroit est magnifique, avec vue exceptionnelle sur les aiguilles du Diable.

La suite est facile, tout au moins pour nous, car les alpinistes de l'époque 1900 étaient très impressionnés par le " Mur de la Côte », pour nous un simple ralentissement avant le sommet.

Nous rejoignons notre base par l'itinéraire des Grands Mulets ; environ 2900 mètres de dénivelée !

Par une coïncidence extraordinaire, j'ai fait le Mont-Blanc deux fois, et chaque fois nous étions seuls sur la montagne. Maintenant, avec les nouveaux refuges et le téléphérique, la traversée du Mont-Blanc se fait en procession au milieu de la foule... Le plus difficile de l'ascension du Mont-Blanc est la réservation des refuges !

## **Le col de Talèfre**

Ce col, bien visible du refuge du Couvercle, était autrefois un moyen assez pratique pour un alpiniste de passer de France en Italie. Il a fait l'objet d'un chapitre entier du célèbre livre de Mummery. Son altitude est d'environ 3500 mètres ; il se situe au fond du glacier de Talèfre et est défendu par un mur de glace.

La première fois que j'ai gravi ce col, j'étais en premier de cordée avec les frères Pacaut et Gérard Pastor. Le mur de glace était en excellente condition après un hiver très enneigé. Je fais monter les copains un par un, en les assurant corde tendue. Mon objectif était la Pointe Isabelle (3750 m). C'est tout près du col ; la rimaye est très modeste, mais quasi verticale sur quelques mètres. Le sommet est un magnifique belvédère.

Ma deuxième visite à ce col est faite quelques années plus tard avec Gérard Pastor. Il est devenu un excellent grimpeur et c'est lui qui passe en tête. Le mur de glace est impraticable ; c'est un chaos de séracs. On passe aisément par les rochers de gauche et nous voilà devant notre objectif, le Petit triolet, 3700 m, défendu par une pente de neige dure dont la pente varie de 45 à 50 degrés. La fin de l'ascension est délicate. Les pentes de neige de 50 degrés sont rares dans les Alpes françaises. Au sommet, Gérard préfère descendre par les rochers du côté italien. C'est une bonne idée et en quelques rappels, on rejoint le col, puis le refuge.

Le Petit Triolet est un sommet assez courant en montagne ; c'est le nœud orographique de trois immenses arêtes, mais pas le plus élevé. Un autre exemple est situé dans les Alpes de Haute-Provence, où le sommet de la tête de l'Estrop est à 2961 mètres sur une arête secondaire ; le sommet orographique est à 2927 mètres et n'a pas de nom.

Je me suis souvent demandé si l'on pouvait gravir le Grand Triolet (3806 m) en partant du refuge du Couvercle. Je pense qu'une cordée très rapide pourrait le faire, mais en descendant un peu côté italien du col de Talèfre pour rejoindre la voie normale. Quant à la paroi nord française du Grand Triolet, c'est une affaire de spécialistes : Lachenal l'a fait.

## Les Courtes (3856 m)

Vers 1960, René Rasquin et moi quittons à l'aube le refuge du Couvercle en vue de la traversée ouest-est des Courtes. selon notre habitude, nous n'avalons qu'une tasse de Nescafé, de sorte que nous sommes prêts aussitôt levés. Dès la porte du refuge, nous chaussons les crampons ; nous les enlèverons seulement au retour.

On est dans le vif du sujet en quelques minutes : une pente de neige dure de 45 degrés. On monte ensemble sans se presser, mais sans s'arrêter jusqu'au pied de la Tour des Courtes, située entre les Droites et les Courtes. En une ou deux longueurs de corde dans le beau granite, nous sommes sur l'arête de neige issue du sommet des Courtes. Cette neige est superbe : du type "gros sel", des millions de petits cristaux formés dans le froid de la nuit brillent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La montée au sommet est magnifique.

La vraie course commence alors. Après l'ingestion de quelques fruits secs, on attaque la descente vers le col des cristaux. Cette descente est une merveille, de type mixte, mi-rocher, mi-neige. Les Courtes forment un sommet presque unique : isolé par une série de montagnes de plus de 3800 mètres, on ne le voit d'aucune vallée ; on ne voit rien du monde extérieur, on n'entend rien. Nulle cordée en vue ; c'est une ambiance vraiment surprenante, d'autant plus que de chaque côté de nos pieds, il y a un vide de plus de mille mètres.

Nous avons l'habitude d'évoluer crampons aux pieds même dans le rocher, de sorte que cette descente ne nous empêche pas d'admirer le site. Voici que se dresse sur l'arête même un monolithe insolite de quelques dizaines de mètres de hauteur. son aspect est tellement étrange que le premier alpiniste à passer par là s'écria à son camarade : "on dirait qu'elle remue !". Cette anecdote a traversé les lustres et désormais beaucoup d'alpinistes connaissent "l'aiguille qui Remue". De cet endroit, la vue rapprochée sur le Grand Triolet, le Petit Triolet et les Aiguilles Ravanel et Mummery est remarquable ; un arrêt photo s'impose.

Plus loin, nous sommes sur le col des Cristaux, haut lieu des collectionneurs du cristal de roche bioxyde de silicium). Durant certains étés secs, le versant sud du col des Cristaux est rocheux ; pour notre descente, il est entièrement enneigé. Il n'est pas encore midi et cette neige est encore consistante, de 40 à 45 degrés de pente environ. Je suis devant ; on descend ensemble avec précaution. Au milieu de la descente, un rognon rocheux m'intrigue. Je m'arrête et j'aperçois un gros caillou que j'arrive à desceller ; c'est un très bel échantillon de quartz enfumé. J'en trouve un deuxième que je donne à René. On ne peut pas s'attarder, car il est près de midi, l'heure des chutes de pierres. Nous rentrons peu après au refuge.

Ce fut une course parfaite, exécutée dans de très bonnes conditions, dans une ambiance esthétique exceptionnelle.

## Le Mont Pelvat

Me promenant un jour, vers 1970, de Maljasset à la frontière italienne, j'aperçois soudain entre deux montagnes un pic sombre, presque noir, que je ne connais pas. La vision est fugitive, à un mètre près.

Rentré au refuge du Club Alpin, le gardien m'explique qu'il s'agit du Mont Pelvat, une montagne située au centre d'un cirque d'autres montagnes, de sorte que le sommet est bien caché. A Maljasset, on a toujours un géologue sous la main ; nous faisons la connaissance de monsieur Dieter, géologue suisse passionné par la Haute Ubaye. Il nous explique que le Mont Pelvat est la cheminée d'un vieux volcan sous-marin exhaussé par la formation des Alpes, et que sa lave, la variolite, est très rare. C'est une lave typique d'un volcanisme effusif à une grande profondeur, dont le refroidissement est très lent. Je décide de voir cela de plus près.

Je commence par réquisitionner mon fils n°3 et l'on part. Un mauvais sentier nous conduit à une bergerie en ruine, puis l'on fait le tour de la montagne pour repérer une voie d'ascension, car il n'y a pas de topo pour ce sommet. J'en trouve une possible, du côté opposé à la bergerie, au sommet d'un vallon nommé "Vallon de la Bouteille". On continue le tour de la montagne. Près de la bergerie, le sentier traverse un énorme éboulis dont on voit l'origine : un récent effondrement d'une partie du sommet. La cassure récente des blocs met en évidence la couleur verdâtre et la structure grenue de la roche ; c'est bien de la lave.

On revient peu de temps après avec une corde ; on couche à la bergerie en l'absence du berger, mais pas des rats ! Au col de la Bouteille, j'encorde mon fils et je pars. C'est un dièdre dont un côté est presque vertical, mais l'autre a de bonnes prises ; le rocher est d'excellente qualité. Après une vire où l'on change de côté du dièdre, on arrive au sommet où nous sommes accueillis par Dieter qui nous attendait. Ce sommet est assez étroit ; contrairement à l'usage, il ne comporte aucun cairn, ni aucune madone ! Il me semble invraisemblable que nous soyons les premiers... En tous cas, ce sommet est un beau belvédère et j'y trouve facilement des cristaux d'épidote sur base d'albite. C'est un peu le "poisson pilote" qui accompagne les gisements de la famille des gabbros, dont les variolites.

Quelques années plus tard, je fis avec Gentil la traversée d'un satellite du Mont Viso, la Pointe Gastaldi. C'est une montagne assez importante, entièrement en gabbro verdâtre, et située à la frontière italienne. C'était une escalade très intéressante sur un excellent rocher. J'ai aussi rencontré d'autres gisements de cristaux d'épidote mêlés à des cristaux d'albite à l'extrémité du massif de la Haute Ubaye. Décidément, il y a beaucoup de gabbros dans cette région !

Il y a très peu de vestiges volcaniques dans les Alpes françaises ; à part le Mont Pelvat, il y a un gisement peu connu de roches d'origine volcanique près du Montgenèvre. Il y en a d'autres dans les Préalpes, par exemple dans la banlieue aixoise, où l'on peut encore trouver un gisement de "basaltes à olivines" qui sert de carrière aux "Ponts et Chaussées" pour l'empierrement des routes.

## La révolution du Pelvoux

Les géologues devraient faire attention aux exceptions... Dans ma jeunesse, ils admettaient comme une loi générale l'absence de fossiles dans les roches métamorphiques, c'est-à-dire des roches sédimentaires retravaillées par les avatars causés notamment par la naissance des Alpes.

Mais un jour, un alpiniste-géologue nommé Amaudric du Chaffaud découvre des fossiles au voisinage du sommet du Pelvoux, dans des roches supposées plutoniques. En y regardant de plus près, les géologues ont constaté que dans les Alpes centrales, et notamment au Pelvoux, les bases des montagnes étaient en granite et les sommets en gneiss. Ceux-ci ont la même composition chimique que celle du granite (à quelques impuretés alcalines près) Lors des bouleversements de la formation des Alpes, des montées magmatiques de granite ont soulevé des roches sédimentaires préexistantes ; donc, au Pelvoux, des fossiles pouvaient ne pas avoir été détruits. Dans une roche ignée, il ne peut pas y avoir de fossiles. Les géologues étaient ravis de leur trouvaille, car ils pouvaient dater la formation de certaines roches métamorphiques, ce que l'on ne pouvait pas faire en l'absence de fossiles.

Au point de vue alpinisme, il y a très peu de différences entre les gneiss et les granites ; il y a par exemple dans le massif du Combeynot des gneiss où l'on peut voir de vagues traces de stratifications.

## Un dépannage

Août 1962, à l'aiguille d'Argentière. René Rasquin et moi faisons une pause à 3900 mètres, le seul endroit plat de toute la montée ; le sommet est un peu plus loin, un mètre plus haut. Il ne faut pas y aller, car une corniche énorme domine la face nord. Je m'éloigne un peu pour prendre deux photos, quand j'entends du bruit ; un grimpeur isolé nous avait suivis et s'effondre aux pieds de René. Il est épuisé et mort de peur en pensant à la descente. Il prend René pour un guide et lui donne une longue explication en allemand, que je ne comprends pas : il a perdu une jambe à la guerre et porte une prothèse rigide. Il lui est impossible de descendre seul et demande de l'aide. René me dit : " qu'est-ce que tu en penses ? ». Je réponds : "si tu es d'accord, on le prend entre nous deux ». Aussitôt dit, on le mousquetonne à mi-corde et on part, car il faut faire vite : dans une heure, la neige sera trop molle.

Je démarre en tête. Le départ est très impressionnant : la pente est très forte, de l'ordre de cinquante degrés. Dessous, mille deux cents mètres de vide. Je ne regarde que mes pieds ; dès les premiers pas, je me rends compte que la neige est d'excellente qualité, ni trop douce, ni trop molle. Il faut en profiter ; j'accélère un peu. L'Allemand suit bien ; ce n'est pas un débutant. Il a récupéré ses esprits. Nous descendons face au vide, ensemble. Faire autrement serait une erreur : dans cette forte pente, la moindre manœuvre d'assurance est trop dangereuse ; il vaut mieux tenter le coup et rester concentré.

Nous arrivons à la rimaye ; j'appuie à gauche vers le roc. C'est le passage-clé, que nous avons pris à la montée. Ici, pas question de descendre ensemble ; on le fait un par un, moi d'abord. La neige est encore bonne ; elle tient. C'est presque vertical. Au tour de l'Allemand ! Cela se passe bien ; je m'arrête au bord de la rimaye pour prendre l'Allemand en photo. Au moment où je remets l'appareil dans la poche de mon anorak, une pierre venant du sommet me siffle à l'oreille gauche. L'endroit est malsain ; je le dis à René et, dès qu'il est prêt, je démarre franchement à droite pour prendre le " glacier du Milieu » au centre, à l'abri des arêtes rocheuses qui le bordent.

La pente diminue, de l'ordre de 40 à 45 degrés ; le glacier est peu crevassé et la neige encore bonne. On peut se décontracter un peu. Le spectacle est extraordinaire : le glacier du Milieu plonge d'un seul jet sur le glacier d'Argentière, entre deux arêtes de granite qui semblent noires à cause de la forte lumière ambiante. Devant nous, la célèbre trilogie des faces nord de l'aiguille Verte, des Droites et des Courtes. Quand il n'y a plus de risque, nous nous décordons et je rentre la corde dans mon sac. Nous nous apercevons alors que l'Allemand a disparu ; il est parti au refuge à vive allure. Nous ne cherchons pas à le rejoindre.

Au refuge, le gardien nous accueille en disant : votre collègue est parti ; il vous remercie et vous offre cette bouteille de vin ». Quant à nous, nous ne sommes pas pressés ; nous mangeons et buvons la bouteille de vin. Nous le trouvons très bon et félicitons le gardien. D'après lui, ce vin a passé l'hiver au refuge et cela accélère son vieillissement. Nous quittons cet endroit remarquable et descendons vers la vallée, en quête d'autres aventures.

Remarque : l'aiguille d'Argentière est une montagne magnifique, d'une structure assez compliquée. Seule sa face sud est simple : deux arêtes rectilignes de granite ; entre les deux, un glacier bien nommé, le glacier du Milieu, lui aussi rectiligne. Sa pente est énorme, et pas un seul endroit plat. L'itinéraire est simple : c'est tout droit. Au bout de mille mètres de dénivelée, la rimaye... Comme toujours, on passe soit à gauche, soit à droite de la crevasse géante. Ce passage n'est possible que si la neige (ou la glace) est de bonne qualité. Il en est

de même pour le névé terminal ; très raide, il n'est pas toujours négociable. Il y a d'autres itinéraires, mais je ne les connais pas.

## Le Grépon, sommet à la mode

Tout alpiniste doit avoir gravi le Grépon, la plus célèbre des aiguilles de Chamonix malgré son altitude modeste (3482 mètres). Albert Frederik Mummery l'a immortalisé dans son livre " mes escalades dans les Alpes et le Caucase ». Ses têtes de chapitres sont connues de tous : " un pic inaccessible ; l'escalade la plus difficile des Alpes ; une course facile pour dames ». Ces trois titres résument la très rapide évolution de l'alpinisme.

Vers 1947, les frères Pastor et moi attaquons le Grépon en partant du Montenvers. On s'encorde au glacier des Nautillons et continuons ce glacier jusqu'au couloir Charmoz-Grépon, facile mais exposé aux chutes de pierres. On arrive alors au début des difficultés, la fameuse fissure Mummery. C'est le point d'accumulation des grimpeurs où il faut faire la queue. Le départ est à l'ombre et le rocher est glacé. Quand vient mon tour, je suis gelé ; je bafouille et Georges Pastor qui m'assure me tend sérieusement la corde pour me soulager d'une partie de mon poids. Après la fissure, c'est le soleil. La suite de l'escalade me semble facile, même la célèbre " fissure en Z " qui aboutit au sommet. Là, il ne faut pas s'arrêter car il faut faire de la place aux suivants. Le sommet est occupé par une statuette de la Vierge qui - oh sacrilège ! - sert de fixation à la corde de rappel de soixante mètres pour la descente de la fissure Knubel. La suite de la descente n'est ni facile, ni difficile, mais intéressante ; elle aboutit à la brèche entre le Grépon et l'aiguille de Blaitière, puis au glacier des Nautillons.

Signalons au passage que le glacier des Nautillons est très exposé aux chutes de corniches et de pierres en provenance de l'aiguille de Blaitières. Avec les frères Pacaut, nous avons failli être fauchés par une telle avalanche lors d'une course aux Grands Charmoz.

Commentaire : la célébrité du Grépon est un peu exagérée : un passage d'escalade, quelques rappels à la descente et un sommet où l'on ne peut pas s'arrêter (c'est peu important, car ce sommet n'est pas un belvédère).

## Un échec insolite

1947 – Notre camp de base était le Plan du Carrelet, avec nos tentes. Après quelques sommets des environs, je consulte mon livre de " topos » et découvre que l'on peut faire le sommet le plus haut du groupe des Ailefroide en partant du Plan du Carrelet. La dénivelée est très grande (un peu plus de 2000 mètres), mais l'itinéraire semble facile.

Départ le lendemain ; nous sommes six, dont les frères Pacaut. C'est raide ; on traverse un petit glacier, le glacier Gris, puis on arrive sans problème à la brèche des Frères Chamois. La vue sur le glacier de la Platte est magnifique. Mais le sommet est peu encourageant ; je me décorde et m'approche un peu. La brèche où nous sommes est nettement séparée de la pyramide sommitale qui, n'étant pas éclairée par le soleil, est toute noire. Il faudrait descendre un peu vers la face est et " aller voir », comme aurait dit mon frère Jacques.

Je rejoins mes copains ; ils dorment tous ! J'attends un peu, je les prends en photo, puis je les réveille. Ils n'ont guère envie de continuer ; comme il se fait tard, je décide la retraite.

Voilà un échec insolite causé par la sieste ! Nous étions aussi très jeunes et trop nombreux.

Quelques années plus tard, j'ai eu l'occasion de monter au sommet (3953 mètres) en partant du refuge du Sélé, avec René Rasquin et un autre camarade. Nous avons pris l'itinéraire normal du versant sud-est. Plus court que l'itinéraire du Plan du Carrelet, c'est quand même long et peu esthétique. Le seul intérêt fut de trouver du genépi en cours d'escalade. Quand on est au refuge du Sélé, il vaut mieux faire la traversée de la pointe du Sélé ; c'est moins facile, mais plus beau.

## L'aiguille des Pèlerins

En fin de séjour à Chamonix, j'apprends qu'un modèle de casque d'alpiniste vient d'être mis en vente ; il était temps, car les alpinistes étrangers avaient depuis longtemps l'habitude de ces casques. Aussitôt, j'en achète un et décide de l'étréner par une course facile et proche de Chamonix. Je trouve un jeune du Club Alpin d'Aix qui veut bien m'accompagner. On part pour l'aiguille des Pèlerins, que je connais.

L'aiguille des Pèlerins, d'altitude modeste (3316 m), se situe sous l'aiguille du Plan (3673 m), dans le groupe des "aiguilles de Chamonix", un peu au-dessus de l'aiguille du Peigne et du glacier des Pèlerins. C'est un cas typique de sommet où l'itinéraire normal est facile, en face sud, et l'itinéraire extrêmement difficile en face nord.

Nous commençons par des rochers pentus mais faciles en direction de la brèche qui sépare l'aiguille du Peigne de celle des Pèlerins. Un peu avant cette brèche, on bifurque à droite pour aboutir au sommet de l'aiguille des Pèlerins, sans problème. La descente ne pose qu'un problème : elle est exposée aux chutes de pierres. Mon camarade apprécie la nécessité du casque ; j'espère qu'il en achètera un !

J'ai appris plus tard par un guide que l'itinéraire d'accès au Peigne (que j'ai gravi) a été modifié pour éviter les chutes de pierres, fréquentes dans ce secteur. Le Peigne est nettement plus difficile que l'aiguille des Pèlerins.

Une autre question se pose : pourquoi une telle différence de difficulté entre certaines faces nord et sud ? La réponse est simple, mais va à l'encontre de certains géographes : la neige et surtout la glace n'aggravent pas l'érosion, mais la contrarient. Les fissures et failles sont protégées ; les parois sont intactes au lieu de se désagréger en éboulis. Les altitudes des sommets diminuent du nord au sud : Mont-Blanc à 4807 m, les Écrins à 4101 m, l'aiguille du Chambeyron à 3411 m, etc.

## **Et maintenant ?**

Lorsque je termine la rédaction de ces mémoires, j'ai sous les yeux les cristaux de quartz enfumé que j'ai trouvés lors de mon ascension des Courtes ; cela prouve que je n'ai pas rêvé mes aventures alpines et restent gravés dans ma mémoire des faits qui, sans être extraordinaires, sont néanmoins peu communs.

J'ai subi de nombreux orages, j'ai été chahuté par une avalanche, j'ai été écrasé par un igloo, aveuglé par la tempête ou le "tout blanc", j'ai aidé quelques inconnus (que je n'ai pas revus), j'ai entendu les abeilles à 3500 mètres d'altitude et subi quelques autres "joyeusetés".

Mais j'ai aussi vu des paysages extraordinaires et tripoté des roches peu connues des alpinistes, telles que les gneiss, les grès d'Annot, les gabbros, les variolites et les marbres roses du Chambeyron. Mes crampons et mes skis ont parcouru toutes sortes de neiges et tout cela sans blessure.

En outre, mes nombreuses ascensions et randonnées m'ont permis d'améliorer mes connaissances de géologie et de minéralogie.

J'ai maintenant quatre-vingt dix ans et ces souvenirs m'aident à penser que ma vie a eu de bons moments.